

deux. Ecoutez bien ce que le maître va dire. » Alors, se tenant sur le seuil, il cria de loin au gentilhomme : « Monsieur, avez-vous besoin d'un seul ou des deux ? — Des deux, des deux ; » répondit le maître qui entendait la pioche et la pelle.

La maîtresse abusée donna les deux pots d'or. Le valet prit aussi la pioche et la pelle et courut vers le borbier. Le gentilhomme y était, essayant de retirer ses pourceaux par la queue. Mais au moment où il réunissait toutes ses forces, la queue céda et il tomba à la renverse. Le domestique, sans perdre un moment, lui donna sur la tête deux vigoureux coups de pioche et s'enfuit chez ses parents avec les deux pots d'or, ayant vengé son frère et fait fortune (1.)

Et depuis il ne manqua plus de rien, non plus que les siens (2).

61. HAMALAU.

Il y avait une fois un jeune garçon si robuste et d'un tel appétit qu'on lui avait donné le nom d'Hamalau (Quatorze). Il était la désolation de ses parents qui ne pouvaient venir à bout de le rassasier, en sorte qu'un beau matin, n'ayant plus rien à partager avec lui, ils le mirent dehors, le laissant aller gagner sa vie à la grâce de Dieu.

(1) Cette conclusion violente se retrouve dans la première version du Rev. W. Webster, p. 40. La seconde version rattache la conclusion du conte à son début. Le gentilhomme donne à son valet la somme dont ils étaient convenus.

(2) Une version d'Esquiule ne comprend que l'épisode du Tartare, moins l'aveuglement. La scène nocturne reproduit un incident qui figure dans *Vaillant petit tailleur*, dans *Jack* et dans un conte de W. Webster : « Le Tartare approcha doucement, doucement du lit du porcher. Il tenait à la main un marteau de quatre quintaux. Arrivé à bonne portée, il en asséna deux coups vigoureux sur la tête coupée et redescend chez lui. Le lendemain matin, il aperçoit le porcher prenant l'air à la fenêtre : « Comment as-tu passé la nuit, dit-il, ton sommeil n'a-t-il pas été un peu agité ? — La nuit a été bonne ; merci. Deux puces m'ont éveillé au instant en me piquant. Mais j'ai passé la main sur ma figure et je me suis rendormi ». Cf. Brucyrc. Contes de la G.-B. p. 26.

Hamalau s'en alla donc tout droit devant lui. Quand le grand air et la marche lui eurent bien creusé l'estomac, il s'arrêta devant la maison d'un laboureur et frappa bruyamment à la porte. La maîtresse de la maison se montra à la fenêtre : « Qui est là ? » dit-elle. « C'est Hamalau (Quatorze) ». La bonne dame regarde à droite et à gauche et ne voit qu'une seule personne : « Comment dites-vous ? Qui êtes-vous ? — Hamalau ». La dame descend et ouvre, et Hamalau entre sans façon. Elle lui demande ce qu'il veut. « Je viens savoir si vous avez besoin d'un serviteur, et vous offrir au besoin mes bras. — Sans doute, sans doute ; nous avons besoin d'ouvriers en ce temps de moisson, et demain il nous faut couper le blé du grand champ, qui est à point. C'est une grosse besogne et qui demanderait un jour de travail à quatorze ouvriers. — Quatorze ouvriers ? c'est justement mon affaire. Ne cherchez pas davantage, je me charge tout seul de couper tout votre blé dans la journée de demain ; pourvu que vous m'e prépariez le déjeuner des quatorze ».

Quoiqu'un peu surprise, la maîtresse, pensant qu'il y avait encore économie pour elle, retint Hamalau comme ouvrier, sans attendre le retour de son mari.

Le lendemain, Hamalau prend une faux et se rend au champ. La maîtresse, ainsi qu'il était convenu, prépara un déjeuner pour quatorze personnes, et le porta dès sept heures à Hamalau. Elle le trouve couché tranquillement sur l'herbe, la faux à côté de lui. D'ouvrage, point. Elle lui dit avec un peu d'aigreur : « Est-ce ainsi que vous travaillez ? et vous imaginez-vous que je vous ai engagé pour ne rien faire ? Voilà un déjeuner bien gagné, sur ma foi. Mais écoutez bien. Si avant midi vous n'avez pas fait une part raisonnable de la besogne, nous nous parlerons, vous et moi. — Là ! là ! ne vous fâchez pas ; mettez seulement ici le déjeuner. Après cela, nous parlerons tant que vous voudrez ».

Ayant ainsi dit, Hamalau mange le déjeuner des quatorze et recommande à la maîtresse d'apporter à midi bien précis le dîner de quatorze. La dame murmure un peu et s'en va.

Hamalau s'étend de nouveau sur l'herbe et dort jusqu'à onze heures. Alors, il prend sa faux et la fait fonctionner vigoureusement jusqu'à midi. A midi, la moitié du blé était en javelles sur le champ.

La dame arrive à l'heure juste avec le dîner et jette un coup d'œil de satisfaction sur l'ouvrage terminé. Hamalau mange les quatorze parts, recommande à la maîtresse d'apporter à cinq heures un goûter pour quatorze et s'étend sur l'herbe.

La dame arriva à l'heure juste avec le goûter. Elle trouve Hamalau couché et la besogne au même point qu'à midi. Elle se met de nouveau en colère. « Pensez-vous que nous puissions vous nourrir ainsi pour rien ? La nuit va bientôt arriver ; comment espérez-vous en avoir fini avec ce champ ? — Ce sera fini à l'heure dite ; n'ayez pas peur. Donnez-moi seulement le goûter, car je meurs de faim ». Il mange comme quatorze et se recouche sans faire attention aux doléances de la femme qui se retire en courroux. A sept heures, il se met à l'œuvre ; et à huit heures tout le blé était coupé.

Hamalau va réclamer son souper à la maîtresse. Elle le donna de bon cœur, le travail étant terminé suivant les conventions.

Sur ces entrefaites, arriva le maître à qui sa femme raconta des merveilles de la vaillance et de l'appétit d'Hamalau. Dès le lendemain, le maître et le valet vont couper de la fougère ; le soir, grâce à Hamalau, toute la fougeraie était rasée. Et ainsi de suite les autres jours. Hamalau suffisait à tous les travaux de la maison ; il labourait, semait, récoltait, nettoyait. Mais il mangeait aussi comme quatorze, et ses maîtres, par avarice, résolurent de se débarrasser de lui, ne pouvant lui donner son congé. En effet, à toutes les sommations de déguerpir, il répondait résolument : « Je me trouve bien chez vous ; vous me plaisez tous les deux et je ne veux pas vous abandonner. »

Il y avait, bien loin de la ferme, une forêt hantée par les loups et les ours. Les maîtres dirent à Hamalau : « Tenez ; vous allez atteler les vaches au chariot et vous irez chercher à la forêt une

charretée de bois. » Hamalau attela les vaches et les conduisit à la forêt. Il faisait chaud. Hamalau attacha les vaches à un arbre, se coucha à son aise sur l'herbe et s'endormit aussitôt. A son réveil il n'aperçoit plus qu'une vache. « Bien sûr, dit-il, ce sont les ours qui l'ont mangée. » Il se met en chasse aussitôt et trouve un ours endormi. Il le prend par l'oreille et l'amène à côté du chariot ; il l'attelle, bon gré, mal gré, charge de bois sa voiture et revient à la maison. A la vue de l'attelage, les gens s'effraient. Ils le prient de donner la liberté au féroce animal : « Non pas, non pas, dit Hamalau. Pourquoi a-t-il mangé notre vache ? Je veux le dresser à faire sa besogne. »

Le lendemain il retourne à la forêt avec le chariot attelé de l'ours et de la vache. Comme la veille il attache les bêtes à un arbre, se couche à son aise sur l'herbe et s'endort. A son réveil, il ne trouve plus la vache ; les ours l'avaient mangée. Il se met encore en chasse et ramène un ours par l'oreille. Il l'attelle à côté de l'autre et charge le chariot de toute une forêt. Jugez un peu le tapage que faisaient les deux animaux. Ils remplissaient les champs de leurs hurlements sauvages, et on aurait dit, tant il y avait de bois sur le chariot, qu'ils portaient leur charge en l'air. Ils arrivèrent ainsi à la maison, au grand effroi des maîtres : « Quel homme ! se disaient-ils ; il ne craint rien ; il se sert des ours comme de petits oiseaux. Quelque jour, s'il lui en prend envie, il se défera de nous. »

Dans un coin de la forêt vivait un Tartare fort riche, qui possédait les plus belles vaches du pays. Il haïssait les chrétiens et mangeait tous ceux qu'il trouvait. Les maîtres, comptant là-dessus, dirent à Hamalau. « Les ours que vous nous avez amenés peuvent bien conduire notre chariot ; mais cependant nous avons besoin de vaches laitières. Vous irez donc chez le Tartare et vous lui en achèterez une belle paire. » Hamalau ne fait point d'objections et s'en va acheter les vaches. Le Tartare lui dit : « Je te donnerai la plus belle paire de vaches, à ton choix, et tu garderas ton argent. Seulement il faut que tu me gagnes une partie de barres :

les vaches sont l'enjeu. » En parlant ainsi, le Tartare se croyait bien sûr de gagner ; car les hommes les plus forts étaient pour lui comme des mouches. Hamalau accepta le pari et, quoique le Tartare eût lancé fort loin sa barre de fer, il lança la sienne plus loin encore.

Qui fut bien surpris et bien contrarié ? Ce fut le Tartare qui perdait sa plus belle paire de vaches et était obligé de reconnaître qu'il avait rencontré son maître. Dans l'espoir de prendre sa revanche, il lui proposa une partie de lutte. Hamalau y consentit. Ils s'empoignent tous les deux et bientôt tombent par terre, le Tartare dessous, Hamalau dessus. Le Tartare le pria bien humblement de lui laisser la vie, s'avouant vaincu et incapable de jamais lutter contre lui. Hamalau l'épargna et revint à la maison avec une paire de vaches magnifiques. « Ha ! ha ! vous vouliez de belles vaches, dit-il à ses maîtres, que dites-vous de celles-là ? Regardez-les bien. » Mais les maîtres avaient plus de terreur que de joie de voir qu'il avait battu le Tartare. Cependant ils dissimulèrent. « En vérité, je crois, dit l'homme, que rien sur terre, ni animaux, ni hommes, ne peut te résister. Mais ne craindrais-tu pas le diable, par hasard, car j'ai justement une commission à te donner pour lui ? — Donnez, donnez votre commission. Je me charge de la porter au diable, si vieux et si malin qu'il soit. Je ne le redoute pas. »

Pour se rendre chez le diable, Hamalau se fit faire par le forgeron une paire de souliers en fer, des tenailles solides et une barre, le tout en fer. Ainsi chaussé et armé, il va frapper à la porte du diable. Un jeune garçon l'entrouvre et lui dit : « Fuyez au plus vite, car si le vieux diable arrive, il vous enfermera ici comme nous, qui sommes venus ici trompés et ne pouvons plus sortir. » Au même moment, le vieux diable arrive et, voyant Hamalau, il s'écrie : « Ah ! tu es là, Hamalau ! J'ai souvent entendu parler de toi et je désirais depuis longtemps faire ta connaissance. Tu feras la mienne aussi, mon bon ami ; car, puisque je te tiens, il faut que je te montre qui je suis. Tu ne feras plus parler

le monde. » Là-dessus, le diable se jette sur Hamalau. Mais Hamalau l'attendait. De ses tenailles il saisit le nez du diable et l'empêche de faire un mouvement ; de sa barre de fer il lui casse les jambes. Ayant ainsi vaincu le diable, Hamalau s'en retourne paisiblement à la maison.

Les maîtres comprirent qu'il était inutile de lui imposer de nouvelles épreuves, puisqu'il était sorti des plus difficiles. Ils n'avaient point d'enfants ; ils l'adoptèrent pour fils et pour héritier, et tous ensemble vécurent heureux.

Le nom d'Hamalau rappelle l'inscription de la ceinture du vaillant petit tailleur : *sept d'un coup*. Mais l'analogie se borne là entre les deux héros. La légende basque a sans doute un caractère satirique (1) comme la précédente ; mais le héros, par l'emploi de sa force, par sa voracité, par l'absence d'adresse, se rattache non plus au type d'Ulysse, mais à celui d'Hercule. Le rapt des vaches à la suite d'une lutte et la descente aux enfers sont deux épisodes caractéristiques des travaux de cette personnalité mythologique. Il n'est pas jusqu'aux ours domptés qui ne rappellent de loin les luttes du héros solaire avec les monstres célestes.

62. LE TARTARE ET LES TROIS ENFANTS.

Trois jeunes enfants étaient restés orphelins de père et de mère. Comme ils étaient sans ressource, n'ayant pas même un morceau de pain à mettre sous la dent, ils suivirent le conseil de leur cadet et se mirent en route pour chercher fortune. De forêt en forêt, ils arrivèrent au soir sans rencontrer une maison où souper. Le cadet grimpe sur un arbre et découvre au loin un beau château. Il y conduit ses frères que réjouit l'espoir d'un bon repas. Ils

(1) Celui des contes germaniques qui paraît le plus ressembler au nôtre est le *Jeune géant*, quoique les épisodes d'un caractère mythologique y manquent.

frappent et demandent la charité du vivre et du couvert pour la nuit.

Le maître était absent. La servante les fait entrer et leur sert un souper copieux dont ils ne laissent miette. Puis, elle les fait coucher dans une barrique sans fond. « Gardez-vous, leur dit-elle, de faire aucun bruit, de prononcer un mot ; car bientôt rentrera le Tartare, mon maître, et s'il découvre qu'il y a chez lui quelque chrétien, il vous mangera sans miséricorde ». Les trois orphelins, saisis de terreur, se tiennent cois, osant à peine respirer.

Alors arrive le Tartare. A peine est-il entré qu'il va flairant çà et là. « Il y a, dit-il en grondant, quelque chrétien ici. — Vous vous trompez, Monsieur, il n'y en a point. — S'il n'y en a plus, il y en a eu du moins ; j'en sens l'odeur. Dis-moi la vérité ou je t'extermine ».

La servante épouvantée n'osa pas nier davantage. « A dire vrai, Monsieur, il est venu ici, pendant votre absence, quelques chrétiens. Mais ils sont tout petits et me sont arrivés à moitié morts de froid et de faim. Je les ai fait réchauffer auprès du feu et leur ai donné à manger. Ils sont là, dans cette barrique, déjà endormis. — Sortez de là », dit le Tartare d'une voix rude, en retirant la couverture placée sur la barrique.

Les enfants quittent leur couche et se présentent tout tremblants. « Donne-leur encore à manger et à boire, dit le Tartare à la servante, et conduis-les dans la chambre où est le lit ».

La servante obéit et redescend ensuite dans la cuisine. Le Tartare avait mis sur le feu une grande chaudière pleine d'eau et aiguillait son couteau. Il lui dit : « Surveille ces enfants, et quand ils dormiront, viens m'avertir ». La servante monte dans la chambre et trouve les enfants éveillés. « Pauvres petits, leur dit-elle à voix basse, prenez bien garde à vous ; tout-à-l'heure mon méchant maître montera pour vous tuer ». Elle redescend ensuite à la cuisine et annonce au Tartare que les enfants ne sont pas encore endormis.

Cependant les trois frères tiennent conseil. Comment fuir ? Par

la fenêtre sans doute. Mais elle est bien haute et ils n'ont pas de corde. Le cadet dit que le drap du lit, bien attaché, peut remplacer la corde, pourvu qu'ils descendent un à un. Ils s'échappent ainsi et s'éloignent à toutes jambes. La servante vient à la porte. Elle écoute ; elle regarde par le trou de la serrure et ne voit ni n'entend rien.

Le Tartare averti monte l'escalier, entre dans la chambre et crible de coups de couteau le lit qui n'en peut mais. Dès le matin il songe à préparer son ragoût et trouve le lit vide. « Où as-tu mis ces trois agneaux ? — Je n'y ai point touché et ne suis pas revenue à la chambre depuis hier au soir. — Ils sont partis ; mais je les rattraperai bien. Donne-moi mes bottes sans tarder ».

Or, quand le Tartare avait chaussé ses bottes, il faisait cent lieues d'une seule enjambée. Vous pensez qu'il ne lui fallut pas longtemps pour rattraper les enfants. Ils le virent venir de loin et se cachèrent derrière un buisson. Le Tartare cependant choisit un bon endroit pour s'étendre et ne tarda pas à s'endormir.

Les enfants connaissaient bien la vertu des bottes de cent lieues et résolurent de s'en emparer, comme de leur unique moyen de salut. Ils s'approchent donc sans bruit du dormeur et tout doucement lui retirent ses bottes. Aussitôt, ils reprennent le chemin du château : « Tenez, disent-ils à la servante, nous venons de la part de Monsieur vous demander de nous donner l'argent qui est dans l'armoire. C'est pour nous payer d'avoir retrouvé ses bottes que nous vous rapportons ». La servante, persuadée par la vue des bottes, leur remet l'argent de l'armoire, avec quoi les trois enfants retournèrent dans leur maison, riches désormais.

Quant au Tartare, privé de ses bottes, il eut beaucoup de peine à rentrer à la maison. Et vous pensez bien quelle fut sa colère et sa honte quand il apprit qu'il avait été dupé par des enfants.

Ce conte est-il une imitation de celui de Perrault ? Est-il une tradition purement basque ? Nous inclinons à le croire indépen-

dant, parce qu'il manque de l'épisode des petites filles à la couronne d'or. Un détail si caractérisé n'aurait pas été retranché du conte.

Mais en le supposant une imitation infidèle, il n'était pas sans intérêt de le conserver pour montrer que le Tartare des récits basques n'est pas autre que l'ogre des contes français.
